

« Tout ce que j'ai fait en production porcine, j'en suis bien fière » - Jeannine Bourque



Une pionnière de la production porcine du Québec se retire. Jeannine Bourque, 85 ans, qui était de ceux et celles qui se sont relevé les manches pour fonder la Fédération des producteurs de porcs, en 1966, sortira son dernier cochon de sa ferme dans les prochains jours, profitant ainsi du mécanisme de retrait des Éleveurs de porcs du Québec. Amère? Loin de là! Fière de ses choix, elle ne regrette rien de sa vie.

Jeannine Bourque mord encore dans la vie et n'a que de bons souvenirs des réunions syndicales de l'époque.



Ces belles années avec les producteurs, ces années folles, dit-elle, ne sont pas sans lui rappeler de drôles d'anecdotes.

Pétante de santé, elle continuera l'exploitation de sa ferme avec sa relève. Portrait de cette battante qui n'avait pas la langue dans sa poche et qui, de son propre aveu, se comportait davantage comme un renard plutôt qu'un loup parmi des hommes qui l'appuyaient avec confiance dans leur quête commune de meilleures conditions pour leur entreprise agricole.

Jeannine Bourque n'a jamais eu peur de mettre l'épaule à la roue pour pratiquer un métier dur et pour travailler avec des producteurs agricoles, des moments qui lui manquent d'ailleurs quand elle jette un regard derrière elle pour revoir ses années de militantisme comme présidente du Syndicat des producteurs de porcs de la Beauce (Syndicat des propriétaires de porcs de Québec-Sud à l'origine, devenu le Syndicat des producteurs de porcs de Québec-Sud, puis les Éleveurs de porcs de la Beauce) et de la Fédération de l'UPA de la Beauce.

« Je ne regrette rien de ma vie. J'ai eu une belle vie, vous savez. Tout ce que j'ai fait, notamment en production porcine, j'en suis très fière », lance-t-elle dès le début de l'entretien avant de plonger dans ses souvenirs qui défilent et s'entrecroisent dans un flot d'anecdotes, remontant à la surface comme ceux de Rose, narrant son histoire sur le Titanic, dans le film du même nom, et qui, comme elle a dû composer avec la perte hâtive de son amoureux, mort subitement alors qu'il n'avait que 53 ans, un souvenir encore bien présent et douloureux.

Un mari aimant et confiant

« Nous nous sommes mariés en 1959, alors que j'avais 20 ans. Nous avons pris la petite terre de mon beau-père, à Saint-Georges, en Beauce. Nous avons une truie, deux vaches et trois veaux! Je devais travailler au manoir, derrière le bar, tandis que Grégoire travaillait pour un producteur de légumes. Nous faisons garder nos enfants. Comme première paie, j'ai reçu 10 \$ », se rappelle-t-elle en riant!

Jeannine Bourque (Vaillancourt de son nom de fille) et son mari avaient le même but : faire croître leur ferme. « Pour moi, c'était bien clair : il n'était pas question de vivre pauvre en agriculture. Quand je vais te raconter comment le syndicalisme est entré dans ma vie, tu vas rire! »

Forte de son expérience derrière un bar, Jeannine Bourque a vite appris à s'entretenir avec les hommes, sans se laisser marcher sur les pieds.

Quatre ans après son mariage, en 1963, des producteurs l'avaient approchée pour qu'elle participe aux réunions, car ils avaient vite constaté qu'elle ne craignait pas d'exprimer ses idées. Un producteur l'avait d'ailleurs pris sous son aile, l'invitant à participer à ses côtés au congrès de l'UPA (l'UCC à l'époque, soit l'Union catholique des cultivateurs).

« Imaginez-vous qu'il y avait des hommes pas tellement contents de voir une femme là. J'étais la seule femme. Mon mentor me défendait en leur disant qu'est-ce que ça peut bien faire! L'aumônier était venu me voir pour me dire que ma place n'était pas ici mais plutôt avec le cercle des Fermières. Je lui ai répondu du tac au tac que je gagnais bien ma vie à l'hôtel et que si je venais aux réunions ce n'était pas pour retourner travailler sur une ferme où je risquerais de crever, mais bien pour améliorer mes conditions! Je leur ai dit suivez-moi, vous allez voir! Quand tu es une fille de bar, tu sais, les hommes, tu n'as peur de rien! »



Jeannine Bourque était reconnue pour diriger les assemblées de main de maître comme en témoigne cette photo d'époque.

Première femme élue

Si bien étant que Jeannine Bourque est devenue la première femme à être élue à la présidence du syndicat des producteurs de porcs de l'époque, puis à une présidence de l'UPA, celle à l'origine de la Fédération régionale de la Beauce, d'où elle a collaboré, avec les producteurs de porcs, à la création de la Fédération des propriétaires de porcs du Québec, devenue la Fédération des producteurs de porcs du Québec en 1970 avant de changer de nom pour les Éleveurs de porcs du Québec le 5 juin 2013.

Même si elle signait les documents officiels du syndicat au nom de Mme Grégoire Bourque, les gens savaient qu'il s'agissait bien d'elle. « Je signais avec le nom de mon mari, car c'est ainsi que les gens me connaissaient », explique-t-elle.

« Tous ceux qui l'ont vue présider des assemblées, au Syndicat des producteurs de porcs ou à la Fédération de l'UPA de la Beauce, pourraient en témoigner : elle savait tenir solidement le gouvernail et ne se laissait pas impressionner par quiconque dans ce monde d'hommes, peu importe le nombre qui se retrouvait devant elle », a-t-on par ailleurs affirmé dans un témoignage livré par son syndicat pour lui rendre hommage.

« Les gars venaient me voir et me demandaient de les aider. Ils avaient confiance en moi. J'ai bien aimé travailler au sein de l'Union. Les producteurs étaient polis avec moi. Nous avons été des années à nous battre avec les intégrateurs, les meuniers. C'était un moyen bordel. Quand je pense à ça, aujourd'hui, je ris toute seule. Rosaline Ledoux l'avait souligné, dans *La Terre de chez nous*, en parlant de moi : une femme seule parmi 350 hommes! »

Rosaline Désilet-Ledoux est une des pionnières du journalisme québécois qui est décédée à l'âge de 87 ans en 2017. Elle aura travaillé presque toute sa vie au journal *La Terre de chez nous*, où elle se sera entre autres démarquée comme confidente des agricultrices.

À la tête d'un des 10 syndicats

À la tête du Syndicat des propriétaires de porcs de Québec-Sud, au tout début, Jeannine Bourque faisait pour sa part partie des premiers administrateurs de la Fédération des propriétaires de porcs du Québec, qui comptait 10 syndicats régionaux et regroupaient 6 056 membres.

« C'est toute une histoire! À cette époque, j'avais acheté cinq truies pur sang. Je me consacrais à la reproduction. Nous faisions aussi beaucoup d'expositions. Nous avons également des vaches Holstein », souligne l'agricultrice, se qualifiant de femmes d'affaires.

Au cours de sa grande implication syndicale, Jeannine Bourque a aussi participé aux consultations, auprès du ministre de l'agriculture de l'époque, Jean Garon, pour la mise en place de l'ASRA.

« Je suis issue d'une famille en affaires. Mon grand-père exploitait un garage et un magasin. Orpheline à 8 ans, j'ai été envoyée aux États-Unis pour étudier. Ça ouvre les horizons. Plus tard, j'ai passé cinq ans à l'hôtel. Tu apprends vite à travailler avec le monde et avec les hommes. J'ai réussi à me faire accepter. Ce sont eux qui m'ont élue au sein de l'UCC et de l'UPA, mais, comment je dirais ça, je n'étais pas un loup, mais un renard », raconte-t-elle pour illustrer comment elle s'est taillé une place au sein des producteurs.



Le petit-fils de Jeannine Bourque, Jean-Christophe gère en bonne partie la production en serres.

Fidèle à la production porcine

Jeannine Bourque est toujours restée fidèle à la production porcine malgré la perte de son mari, encore vive 36 ans après son départ. « Moi ce qui m'a fait plus de la peine, c'est quand mon mari est décédé. Après sa mort subite, un dimanche, je me suis dit le lendemain : je fais quoi? Je m'en suis finalement bien sortie. Vous savez, je suis une Vaillancourt. Je suis capable d'en prendre. Je suis issue d'une famille à la couenne dure. »

Des gens du village lui conseillaient de tout vendre. On lui disait de dépenser son argent et de vivre de suppléments. C'était bien mal la connaître. Elle, elle voulait travailler. Elle avait quatre employés et une centaine de truies. Il n'était pas question d'abandonner. Quand elle a pris la terre, avec son mari, il y avait une fraisière. Au fil du temps, il y a eu des vaches laitières qui ont été remplacées par des bovins.

« Je gérais déjà pas mal tout. Mon mari me disait : continue ça va bien! C'était moi le chef. Vous savez, il y a plein de fermes où se sont des femmes qui gèrent. »

Elle a ainsi continué à exploiter la ferme avec ses deux filles qui n'étaient pas tellement âgées, mais assez pour l'aider. Aujourd'hui, une des deux a quitté l'entreprise. Mme Bourque poursuit ses activités avec sa fille Barbara et son petit-fils, Jean-Christophe, à qui elle a donné des parts.

Les pires années de la production

En fouillant dans ses souvenirs pour se remémorer les hauts et les bas de la production porcine, Jeannine Bourque ne voit rien de pire que la crise des dernières années. Une mauvaise période qu'elle attribue à la chute des prix et à la diminution des achats par la Chine.

Est-ce cette situation qui l'a incitée à recourir au mécanisme de retrait de la production mis de l'avant par les Éleveurs de porcs du Québec? « Un peu, oui, mais il y a aussi mon âge même si je suis en forme et encore capable de travailler », explique-t-elle.

Vive le syndicalisme!

Sans attendre la prochaine question, elle revient rapidement aux bons coups et à ses bonnes années de syndicalisme.

« J'ai bien aimé mon expérience à l'UPA. On formait un groupe soudé avec les producteurs de porcs, des petits et des gros, quand on décidait de passer de quoi, on le passait. »

Sa participation aux deux tentatives de mise en place du plan conjoint par les référendums de 1971 et 1973 est aussi vive dans sa mémoire. « Nous les avons perdus à ce moment-là, face à l'opposition des meuniers, mais notre travail a contribué à faire gagner celui de 1981 qui a permis aux producteurs de structurer la mise en marché, si bien que nous avons connu de bonnes périodes. Le monde faisait de l'argent! »

Inciter les femmes

Ses années de syndicalisme ont été de belles années, témoigne-t-elle, pour inciter les femmes à s'engager davantage dans la structure et dans les postes décisionnels. Un conseil pour elles? « Les femmes doivent arrêter d'avoir peur! Elles ne doivent pas craindre de se présenter face aux hommes. Dans mes jeunes années, les couples de producteurs se chicanaient entre eux dans les granges parce que j'allais aux réunions. C'était cela le problème des femmes, il y en avait peu. Il y avait un regroupement, les femmes collaboratrices, mais je ne me reconnaissais pas avec ce groupe parce que je ne me sentais pas comme une collaboratrice, mais bien comme une femme d'affaires à part entière, une femme en agriculture », fait-elle valoir.

Aujourd'hui, l'agricultrice et l'entrepreneure de 85 ans prend plaisir à travailler encore. « Je sors moins souvent, car j'ai mal à un genou, mais je prends encore soin des porcs, je commande les moulées et tout le travail que cela implique. »

Ses derniers porcs devaient sortir en juin, estimait-elle lors de son entrevue en mai. Il lui restait environ 200 porcs à l'engrais. Après avoir donné dans la reproduction la majeure partie de sa carrière de productrice, elle a converti son exploitation à l'engraissement, plusieurs années après le décès de son mari. « Ça fait environ 10 ans que nous élevons seulement des porcs à l'engrais. »

Proche de ses animaux

Elle avait toutefois commencé à diminuer la production un peu avant. « Ma bâtisse pouvait contenir 425 porcs, mais j'en gardais environ 250. Je me disais qu'ils étaient bien ainsi. Je n'ai pas fait cette production rien que pour faire de l'argent. J'élevais des porcs parce que je les aimais. Quand les porcelets venaient au monde, je leur donnais un supplément de fer, puis je les embrassais. Ils étaient gâtés! Je suis folle de même! Je suis venue au monde folle, puis je vais mourir folle! », lance-t-elle en éclatant de rire.

Sa fille Barbara, qui épaula sa mère depuis longtemps, s'occupe aussi du cheptel bovin.



Et votre meilleur coup à vie, quel est-il?

« Mon dieu, dit-elle, songeuse, avoir fondé ma ferme avec l'amour et la confiance de mon mari, avoir élevé mes filles et avoir travaillé avec un groupe de producteurs que j'aimais beaucoup. Encore aujourd'hui, j'appelle mes producteurs, MES producteurs. Je suis bien fière du travail accompli et des gars avec qui j'ai collaboré. Vous savez, je suis une femme audacieuse, c'est ce que je veux. Une femme en santé avec seulement un genou amoché. Que voulez-vous? Le Bon Dieu m'aime! »

Pas seulement le Bon Dieu madame Bourque! Longue vie à vous et à votre grande contribution! ■